

530 av. J.-C.

710.

sauf le petit établissement de la *Corcyra Melena* [*Corcyra Nigra*, aujourd'hui *Curzola*], datant de 174 environ, il n'y a plus rien. Quelle fut la raison de cette abstention ? c'est ce dont on n'a pu bien se rendre compte. La nature elle-même semblait appeler les Hellènes dans ces contrées : les routes du commerce s'y étaient depuis longtemps ouvertes à la marine corinthienne, à celle de Corcyre [*Kerkyra*, *Corfou*], colonie presque contemporaine de la fondation de Rome (vers 44). Les villes placées aux bouches du Pô, *Spina*, *Hatria*, étaient des entrepôts importants. Les orages de l'Adriatique, les dangers de la côte inhospitalière, la sauvagerie des Illyriens barbares, ne sauraient suffire pour expliquer une telle singularité. Quoi qu'il en soit, ce fut pour l'Italie un événement de haute importance que de recevoir l'élément civilisateur par la région de l'Ouest, et non immédiatement par sa côte orientale. En même temps, la doriennne *Tarente*, la plus orientale des places de la Grande-Grèce, entra en concurrence, dans ces parages, avec *Corinthe* et *Corcyre* : et par la possession d'*Hydrus* (*Hydruntum*, *Otranto*), elle commanda l'entrée de l'Adriatique, du côté italien. Comme, à l'exception des havres du Pô, il n'y avait pas alors, dans toute la longueur de l'Adriatique, un seul marché méritant ce nom (les succès d'*Ancône* commencent plus tard, et bien plus tard encore ceux de *Brundisium* [*Brindisi*, *Brindes*]), on comprend que le plus souvent les navires d'*Epidamne* et d'*Apollonie* allaient aussi atterrir à *Tarente*. Enfin, les Tarentins avaient ouvert avec l'Apulie des relations assez suivies par voie de terre, et il faut leur attribuer les quelques éléments de civilisation grecque qui avaient pu pénétrer dans la région du sud-est. Mais, à cette heure, ces éléments sont à l'état de germes seulement ; ils ne se développeront que dans les siècles postérieurs.

Il ne faut pas douter, en revanche, que la côte occidentale, au nord du Vésuve, n'ait été fort anciennement visitée par les Hellènes, et qu'il n'y ait été créé des comptoirs sur les promontoires et dans les îles. Nous avons, tout d'abord, un témoignage précieux de ce fait dans la légende d'Ulysse, qui place les aventures de son héros, non loin des plages tyrrhéniennes¹. On croyait retrouver les îles d'*Éole*, dans le groupe de *Lipari* ; l'île de *Calypso*, près du promontoire *Lacinien* [île d'*Ogygie*] ; l'île des Sirènes, près du cap *Misène* ; l'île de *Circé*, près du cap *Circéen* [maintenant *Circeo*] ; le tombeau élevé d'*Elpénor*, au sommet de la roche escarpée de *Terracine*. Les *Lestrigons* habitaient près de *Caiéta* et de *Formies* [*Gaète*, et *Mola di Gaeta*]. Les deux fils qu'Ulysse avait eus de *Circé*, *Agrios* (c'est-à-dire le sauvage) et *Latinos*, régnaient sur les Tyrrhéniens « dans le coin le plus reculé de l'île sacrée. » Une autre version, plus récente, mentionne *Latinus*, l'unique fils d'Ulysse et de *Circé*, et *Ausone*, fils d'Ulysse et de *Calypso*. Ne sont-ce point là de vieux contes rapportés par ces marins d'Ionie, que l'image de la douce patrie avait accompagnés jusque dans les mers tyrrhéniennes ? L'imagination vive et brillante qui se joue dans le cycle poétique de l'Odyssée ionienne, mettait le sceau à la légende, en en transportant le théâtre dans les environs de *Cymé* et dans tous les parages fréquentés par la marine cyméenne. Ces indices d'anciennes expéditions helléniques ne sont pas les seuls. On en rencontre d'autres encore dans le

Rapports
entre
les Italiques
occidentaux
et les Grecs.

¹ Les plus anciens écrivains grecs qui fassent mention des aventures d'Ulysse dans les mers tyrrhéniennes, sont : l'auteur de la *Théogonie hésiodique*, dans l'une de ses plus anciennes parties ; puis ceux qui viennent un peu avant le siècle d'Alexandre, tels qu'*Ephore*, de qui procède le soi-disant *Scymnus*, et le soi-disant *Scylax*. Le premier de ces monuments appartient à un siècle où les Grecs ne voyaient dans l'Italie qu'un vaste archipel ; il est dès lors très-vieux et permet, à bon droit, de faire remonter jusqu'au temps des rois Romains la formation de cette légende ulysienne.

nom de l'île d'*Æthalia* (*Ilva, Elba, l'île d'Elbe*), qui semble, après celle d'*Enaria* [*Ischia*], avoir été la plus tôt visitée : peut-être aussi dans le nom du port de *Télamon* [*Talamone porto*], en Étrurie ; dans celui des deux villes de la côte de Cœré, *Pyrgi* [près *Santa Severa*] et *Alsion* [près de *Palo*]. L'origine hellénique de ces villes se révèle en outre dans l'appareil architectural des murailles de *Pyrgi*, lequel est absolument différent des systèmes cœritique, et surtout étrusque. L'*Æthalia*, « l'île du feu, » a probablement joué tout d'abord un rôle dans ce mouvement maritime. Ses riches mines de cuivre et de fer y appelèrent l'affluence des étrangers, et y constituèrent un centre commercial entre eux et les indigènes : car, sans commerce avec la terre ferme, cette île étroite et non boisée, n'aurait pu fournir le combustible nécessaire à la fonte des minerais. Les Grecs enfin ont peut-être connu et exploité les mines d'argent de *Populonia*, situées sur un promontoire, en face de l'île d'Elbe [*Piombino*].

En ces temps, on menait de front le commerce et la piraterie sur terre et sur mer. Les nouveaux venus ne se firent, sans doute, nul scrupule de piller et de brûler quand ils en trouvaient l'occasion, et d'emmener en esclavage les habitants des contrées qu'il visitaient. Ceux-ci, de leur côté, exercèrent de justes représailles. La légende, d'accord en cela avec la réalité, rapporte que les Latins et les Tyrrhéniens surent se défendre avec énergie et succès. Les Italiques, dans la région moyenne, repoussèrent vigoureusement les étrangers : ils se maintinrent dans leurs villes et leurs havres, ou les reconquirent promptement : et de plus, ils demeurèrent les maîtres des mers avoisinantes. L'invasion hellénique, qui apportait l'oppression et la dénationalisation aux races du Sud, n'a fait autre chose, contre le gré des envahisseurs eux-mêmes, que d'enseigner les arts de la

navigation et de la colonisation aux peuples latins et toscans. On les vit alors échanger leurs radeaux et leurs bateaux infimes contre la galère à rames des Phéniciens et des Grecs. Alors aussi grandirent et se développèrent les places de commerce les plus importantes : *Cœré*, dans le sud de l'Étrurie, et *Rome* sur le Tibre, que les Grecs n'avaient point fondées, et dont l'origine purement italique est attestée par leur nom d'abord, puis par leur éloignement de la côte ; semblables en tout cela aux deux cités des bouches du Pô, *Spina* et *Hatria*, et à celle plus méridionale d'*Ariminum* [*Rimini*]. L'histoire, on le comprend, n'est point en mesure de raconter ce mouvement de la réaction italique contre l'invasion grecque : elle le constate seulement, et fait voir, en outre, ce qui est d'un haut intérêt pour l'avenir de la civilisation italienne, que cette réaction nationale dans l'Étrurie du sud et dans le Latium a suivi une route tout autre que dans l'*Étrurie propre* et dans les pays circonvoisins.

C'est la légende qui, la première, oppose les Latins aux « *Tyrrhéniens farouches*, » et les atterrages faciles des bouches du Tibre aux plages inhospitalières du pays des Volsques. Il n'en faudrait pas conclure, pourtant, que les établissements grecs auraient été tolérés dans certaines contrées de l'Italie moyenne, et repoussés dans d'autres. Au nord du Vésuve, il ne s'est jamais fondé de cité grecque indépendante, à dater de l'époque historique ; et, si telle a été l'origine de *Pyrgi*, cette ville était du moins retombée dans les mains des Italiques, c'est-à-dire des *Cœrites*, avant même que le livre des Traditions commence à s'ouvrir. Mais, sur les côtes de l'Étrurie du sud, du Latium, et sur la côte occidentale, il y avait paix et commerce avec les négociants étrangers, ce qui n'existait pas ailleurs. L'attitude de Cœré est avant tout remarquable. Strabon dit des habitants de

Hellènes
et Latins.

ces contrées « que les Grecs les estimaient fort, à cause » de leur bravoure et de leur justice; et parce que, si » puissants qu'ils fussent, ils s'abstenaient du pillage. » Non que par ce dernier mot il entende la piraterie : le négociant cœrite la pratiquait à l'égal de tous les marins; seulement Cœré était devenue une sorte de port franc pour les Phéniciens et les Grecs. Déjà nous avons mentionné l'échelle phénicienne de *Punicum*, et les deux stations grecques de *Pyrgi* et d'*Alision* : c'étaient là les ports que les Cœrites s'abstenaient de piller. Grâce à ces stations, Cœré, qui n'avait qu'une mauvaise rade, et ne possédait pas de mines dans les environs, atteignit de bonne heure un haut degré de prospérité, et devint pour le commerce grec un marché beaucoup plus considérable que les ports italiques des bouches du Tibre et du Pô, placés pourtant dans des conditions naturelles infiniment plus favorables. C'est par toutes ces villes aussi que s'établirent les communications religieuses entre la Grèce et l'Italie moyenne. Le premier barbare qui ait offert ses dons au *Jupiter Olympien*, fut le roi toscan *Arimnos*, le maître d'*Ariminum* [*Rimini*]. Sans doute, Spina et Cœré, comme toutes les cités ayant avec la divinité du lieu des rapports réguliers, possédaient leurs trésors particuliers dans le temple d'*Apollon Delphien*; les traditions de Cœré et de Rome, les légendes des sanctuaires de Delphes et de l'oracle de Cumes, entremêlent fréquemment leurs fables. Ces villes, enfin, dont les Italiques étaient les paisibles maîtres, et où ils vivaient sur un pied amical avec les commerçants étrangers, dépassèrent toutes les autres en richesses et en puissance; et, comme elles étaient le marché de tous les produits industriels de la Grèce, elles furent aussi le lieu où la civilisation grecque déposa et fit éclore ses germes les plus féconds.

Hellènes
et Étrusques.

Il n'en fut point ainsi chez les « farouches Tyrrhé-

niens. » Les mêmes causes qui, dans les pays latins et dans les régions de la rive droite du Tibre, assujetties à la suprématie étrusque plutôt qu'elles n'étaient Étruriennes, et enfin dans les cantons du Pô inférieur, avaient amené l'émancipation des indigènes à l'encontre des puissances maritimes étrangères introduisirent et développèrent aussi dans l'Étrurie propre une marine et une piraterie locales, lesquelles s'accrurent dans de grandes proportions, soit par l'effet de circonstances particulières, soit à raison du génie et du caractère de ces peuples enclins à la violence et au pillage. Ceux-ci en effet ne se contentèrent pas de refouler les Grecs de l'*Æthalie* et de *Populonia*; ils ne souffrirent pas pas parmi eux la présence d'un commerçant étranger, et l'on vit bientôt les corsaires étrusques balayer au loin la mer. Leur nom fut l'effroi des Hellènes. Pour ces derniers le grappin d'abordage était une invention étrusque. La mer Tyrrhénienne devint pour eux aussi la mer d'*Étrurie*. Corsaires audacieux et féroces, les Étrusques en parcoururent tous les parages; et bientôt on les vit descendre à leur tour sur les côtes latines et campaniennes. Les Latins résistèrent dans le Latium: les Grecs se maintinrent aux alentours du Vésuve; mais ils ne purent empêcher les Étrusques de fonder, au milieu ou à côté d'eux, les établissements d'*Antium* [*Porto d'Anzio*] et de *Surrentum* [*Sorrente*]. Les Volsques subirent leur clientèle; les forêts volsques fournirent à leurs galères les quilles et la charpente; et s'il est vrai que la conquête romaine ait seule mis fin à la piraterie des Antiates, on s'explique facilement comment les Grecs avaient placé sur le rivage méridional des Volsques, la patrie des *Læstrygons*. Le cap escarpé de Sorrente qui, avec le rocher de *Capri*, plus escarpé et plus inabordable encore, commande tout le golfe de Naples et de Salerne, et surveille au loin la mer Tyrrhénienne, fut de

Puissance
maritime
des Étrusques.

bonne heure occupé par les marins étrusques. Ils paraissent enfin avoir fondé même une *Dodécapole* en Campanie : l'histoire mentionne des cités de langue étrusque, debout encore à l'intérieur du pays jusque dans des temps comparativement rapprochés ; et qui ont dû assurément leur origine à la domination maritime des Toscans, et à leur rivalité avec les Cyméens du Vésuve.

550 av. J.-C.

Les Étrusques, d'ailleurs, ne couraient pas toujours à la maraude et au pillage. Ils eurent aussi d'amicales relations avec les villes grecques, témoins les monnaies d'or et d'argent frappées dès l'an 200, sur le modèle et d'après le titre des pièces grecques, dans les villes de l'Étrurie, et notamment à Populonia. Ajoutons que ce modèle, ils ne l'allaient pas prendre dans la grande Grèce ; ils copiaient les monnaies de l'Attique ou de l'Asie Mineure, de préférence ; preuve nouvelle et sans réplique de leur hostilité vis-à-vis des Gréco-Italiens.

Pour ce qui est du commerce, leur situation était des plus favorables. Ils avaient sous ce rapport un grand avantage sur les Latins. Occupant l'Italie moyenne d'une mer à l'autre, ils étaient en possession des grands ports francs de la mer de l'ouest. À l'est, ils étaient maîtres des bouches du Pô, et de la Venise de ces temps : enfin, ils dominaient l'antique voie de terre, allant de *Pise* sur la mer Tyrrhénienne à *Spina*, sur la mer Adriatique : dans l'Italie du sud, ils possédaient les riches plaines de *Capoue* et de *Nola*. À eux appartenaient le fer de l'*Æthalie* [*Elbe*], le cuivre de *Volaterra* [*Volterre*] et de la Campanie, l'argent de *Populonia*, et l'ambre, qui leur était apporté de la Baltique (p. 173). À l'aide de leur piraterie, et comme par l'effet d'un acte de navigation grossier, leur commerce prospéra : le négociant de Milet, débarquant à *Sybaris*, y trouvait la concurrence du négociant Étrusque. Mais

si celui-ci s'enrichit vite dans son double métier de corsaire et de grand commerçant, il rapporta vite aussi dans la mère patrie le luxe effréné et les mœurs licencieuses, cet infailible poison qui tua si rapidement la puissance étrusque.

La lutte des Étrusques, et aussi, dans de moindres proportions, celle des Latins contre l'hellénisme colonisateur, ne resta pas circonscrite entre ces peuples : ils entrèrent forcément dans le cercle plus vaste des rivalités qui se disputaient alors le commerce et la navigation de la Méditerranée tout entière. Les Phéniciens et les Hellènes se rencontraient alors partout. Ce ne serait point ici le lieu de décrire les combats des deux grands peuples maritimes, au temps des rois de Rome ; combats dont la Grèce, l'Asie Mineure, la Crète, Chypre, les côtes africaines, espagnoles et celtiques étaient tour à tour le théâtre. Mais si ces batailles ne furent point livrées sur le sol de l'Italie, elle n'en ressentit pas moins longtemps et profondément les contre-coups. Le plus jeune des peuples rivaux l'emporta tout d'abord, grâce à son énergie toute neuve et à l'universalité de son génie. Les Hellènes firent disparaître tous les comptoirs phéniciens créés jadis dans leurs deux patries européenne et asiatique ; puis, ils chassèrent les Phéniciens des îles de *Crète* et de *Chypre* ; et mettant le pied en *Égypte*, et de là allant à *Cyrène*, ils se répandirent, comme on l'a vu, dans l'Italie du sud, et occupèrent la plus grande partie de la Sicile orientale. Partout, leur colonisation plus puissante balaya les petites étapes commerciales de la Phénicie. Déjà ils avaient fondé *Selinonte* (126) et *Acragas* [*Agrigente*], (174), dans la Sicile occidentale ; déjà les hardis Phocéens de l'Asie Mineure avaient parcouru les mers de l'ouest, fondé *Massalia* [*Marseille*] sur la côte celtique (vers 150), et fait la reconnaissance des rivages espagnols. Mais tous ces

Rivalité
des Phéniciens
et des
Hellènes.

623, 530 av. J.-C.

600.

progrès s'arrêtent soudain vers le milieu du second siècle de Rome, et nous ne pouvons douter que ce temps d'arrêt ne soit dû à un fait contemporain, aux progrès merveilleux de Carthage, la plus puissante des colonies phéniciennes de la Lybie; de Carthage, qui tenta de conjurer les dangers que couraient toutes les races puniques. Tout n'était point perdu encore. Si le peuple qui avait ouvert la Méditerranée au commerce et à la navigation, se voyait obligé de partager sa conquête avec un peuple plus jeune; s'il n'était plus seul en possession des deux voies de communication entre l'Orient et l'Occident; s'il n'avait plus le monopole commercial des deux grands bassins de la Méditerranée, il lui était possible encore de maintenir sa suprématie à l'ouest de la Sardaigne et de la Sicile. Telle fut la tâche que Carthage osa entreprendre avec l'énergie, l'obstination et l'ampleur de vues propres à la race Araméenne. A dater de ce moment, la colonisation phénicienne et la résistance se transforment. Jusque-là, les établissements puniques, ceux de Sicile, par exemple, que Thucydide a décrits, n'étaient que de simples comptoirs de commerce. Carthage se met à pratiquer le système des conquêtes territoriales: elle a des sujets nombreux dans les pays qu'elle conquiert; elle y élève des forteresses grandioses. Jusque-là les Phéniciens des colonies avaient lutté isolés contre les Grecs: Carthage concentre dans la virile unité de sa puissance toutes les forces défensives de la famille phénicienne. L'histoire de la Grèce n'offre rien de comparable à cette organisation compacte et savante. Mais la phase la plus remarquable de cette révolution coloniale est assurément celle où pour mieux lutter contre les Grecs, les Carthaginois entrèrent en relations intimes avec les Siciliens et les Italiens. De là d'incalculables conséquences. Quand, vers l'an 175, les *Cnidiens* et les *Rhodiens* voulurent s'établir à *Lilybée* [*Lilybæon*, aujourd'hui *Mar-*

Lutte
des Phéniciens
et des Italiens
contre
les Hellènes.

579 av. J.-C.

sala], au milieu même des colonies phéniciennes de la Sicile, ils furent chassés par les indigènes, les *Élymiens* de *Ségeste* [aujourd'hui *Alcamo*], unis aux Phéniciens. Quand les Phocéens, vers l'an 217, descendirent à *Alalia* [*Alérie*], en Corse, juste en face de Cœré, la flotte unie des Étrusques et des Carthaginois, comptant cent vingt voiles, accourut pour les repousser; et bien que l'escadre phocéenne, moins forte de moitié, se soit attribué la victoire dans ce combat naval, l'un des plus anciens dont fasse mention l'histoire, il n'en est pas moins vrai que les marines coalisées atteignirent leur but. Les Phocéens laissèrent la Corse, et allèrent s'établir à *Hyèlè* [*Velia*], sur la côte Lucanienne, moins exposée aux coups de l'ennemi. Un traité conclu entre Carthage et l'Étrurie, réglait tout ce qui était relatif à l'importation des marchandises, au droit international et aux choses de la justice; il avait de plus institué une alliance armée, une *symmachie* (*συμμαχία*) dont les importants résultats furent attestés par cette bataille d'*Alalia*, que nous avons mentionnée plus haut. Chose non moins grave, on vit alors les Cœrites lapider les prisonniers Phocéens sur la place de leur marché; puis, pour expier leur attentat, envoyer une ambassade à l'Apollon de Delphes.

537 av. J.-C.

Quant au Latium, il ne s'était pas engagé dans la lutte contre les Hellènes. On rencontre même trace, dans les temps les plus reculés, d'un commerce d'amitié entre les Romains et les Phocéens de *Hyèlè* et de *Massalie*; et l'on affirme que les gens d'*Ardée* ont concouru avec les *Zacynthiens* à la fondation de *Sagonte* en Espagne. Mais, pour n'être point ennemis des Grecs, les Latins en général se gardèrent bien de se ranger de leur côté: la preuve s'en trouve tout à la fois dans les liens étroits qui unissaient Rome à Cœré, et dans les vestiges longtemps subsistants d'anciennes relations commerciales avec Car-

thage. C'est par l'intermédiaire des Hellènes que les Romains ont connu les Chanaanites; puisque, comme nous l'avons vu (p. 175), ils ne les désignent que par l'appellation grecque de *Phéniciens* (*Ῥῆνι, Φοίνικιοι*); mais ce n'est point aux Grecs qu'ils avaient emprunté les noms qu'ils donnaient à *Carthage*,¹ et au peuple *Africain*². Les marchandises tyriennes s'appelaient *sarraniennes* chez les anciens Romains³ et ce nom exclut aussi toute idée d'une provenance hellénique. Enfin, la plus forte et dernière preuve du mouvement commercial existant anciennement et directement entre Rome et Carthage ressort des traités qui furent plus tard conclus entre les deux peuples.

Associés dans leurs efforts, les Phéniciens et les Italiotes restèrent les maîtres de la moitié occidentale de la Méditerranée.

Le nord-ouest de la Sicile avec les havres considérables de *Soloëis* et de *Panormos* [*Palerme*] sur la côte septentrionale, de *Motyé* sur le cap tourné vers l'Afrique, leur appartinrent directement ou médiatement. Au temps de Cyrus et de Crésus, alors que Bias le Sage conseillait aux Ioniens d'émigrer en masse, et quittant l'Asie Mineure, d'aller s'établir en Sardaigne (vers 200), le général carthaginois *Malchus* les y avait déjà devancés, et avait soumis à la pointe de l'épée une grande partie de cette île vaste et importante. Un demi-siècle plus tard

554 av. J.-C.

¹ *Karthada*, en phénicien; *Καρθηδών*, en grec; *Carthago*, en latin.

² Les mots *Afer*, *Afri*, usités déjà au temps de *Caton* et d'*Ennius* (sic, *Scipio Africanus*) n'ont rien d'hellénique: ils sont très-probablement de même souche que le nom d'*Hebraei*, *Hébreux*.

³ Les Romains donnèrent tout d'abord le nom de *sarranienne* à la pourpre, à la flûte de Tyr; et, à dater tout au moins des guerres d'*Annibal*, le nom (*cognomen*) de *Sarranus* est chez eux assez fréquent. On trouve dans *Ennius* et *Plaute* le nom de la ville *Sarra*, dérivé aussi de *Sarranus*, et non directement emprunté au mot indigène *Sor*. Les formes grecques *Tyros*, *Tyrius*, n'ont guère été usitées à Rome avant *Afranius*. V. *Festus*, p. 355; *Müller*; et aussi *Meyers*, *die Phœn. (Les Phéniciens)*, 2, 1, 74.

toutes ses côtes sont en la possession incontestée des Phéniciens. Quant à la Corse, elle échet aux Étrusques avec ses villes d'*Alalia* et de *Nicea*. Les indigènes leur payaient un tribut des pauvres produits de leur île, en poix, en cire et en miel. Les Étrusques et les Carthaginois alliés commandent également dans les eaux de l'Adriatique, et à l'ouest de la Sicile et de la Sardaigne. Pourtant les Grecs ne désertèrent pas la lutte. Chassés de *Lilybée*, les Rhodiens et les Cnidiens s'établirent fortement dans l'archipel situé entre l'Italie et la Sicile, et y fondèrent la ville de *Lipara* [*Lipari*] (175). *Massalie* prospéra en dépit de son isolement, et s'empara bientôt de tout le commerce, depuis Nice jusqu'aux Pyrénées. Sous les Pyrénées même, les Lipariens fondèrent la colonie de *Rhoda* [*Rosas*]: les *Zacynthiens*, nous l'avons dit, descendirent à *Sagonte*; on veut même que des dynastes grecs aient trôné à *Tingis* [*Tanger*], en *Mauritanie*. Quoi qu'il en soit, c'en était fait des progrès de l'hellénisme. Après *Acragas* [*Agrigente*] bâtie, les Grecs n'ont plus occupé que de faibles parcelles de territoire, soit dans l'Adriatique, soit dans la mer de l'Ouest, les eaux espagnoles et celles de l'océan Atlantique leur demeurant à peu près interdites. Le combat se prolongea d'année en année entre les *Lipariens* et les « pirates » toscans; entre les Carthaginois et les *Massaliotes*, les *Cyrénéens*, et tous les Grecs de Sicile; mais sans résultat décisif de part ni d'autre; et après des siècles d'hostilités le *statu quo* se maintint partout.

579 av. J.-C.

Concluons. C'est aux Phéniciens que l'Italie a dû de ne pas voir la colonisation grecque affluer dans les régions moyennes et du nord. Là naquit et se développa, en Étrurie notamment, une puissance maritime nationale. Mais vint bientôt le temps pour les Phéniciens de jalouser, à leur tour (il en est toujours ainsi), la forte marine de leurs alliés Étrusques, sinon celle des Latins. La lutte

source des intérêts rivaux des deux peuples se trahit déjà dans ce que les historiens racontent d'une expédition étrusque dirigée vers les îles Canaries, et que les Carthaginois auraient arrêtée au passage. Vrai ou faux, le récit a son importance caractéristique.

CHAPITRE XI

DROIT ET JUSTICE

Ce n'est point à l'histoire toute seule qu'il appartient de retracer la vie des peuples dans ses complications infinies. Sa tâche se borne à présenter le tableau d'ensemble de leur développement. Le mouvement et l'activité des individus, la pensée et l'imagination de chacun, si marqués qu'ils soient au coin du génie populaire, ne sont point, à proprement parler, de son domaine, et pourtant, il convient d'essayer l'exquisse de ces phénomènes individuels et d'en retracer au moins l'effet général; alors surtout qu'il s'agit des temps anté-historiques ou perdus dans les profondeurs des siècles. C'est ainsi seulement qu'il devient possible de combler un abîme qui sépare nos idées et nos sentiments modernes de ces anciennes civilisations disparues, et d'en ressaisir jusqu'à un certain point l'intelligence. Les traditions venues jusqu'à nous avec leurs noms de peuples défigurés, avec leurs légendes confuses, ressemblent à ces feuilles desséchées, dont nous avons peine à nous dire qu'elles ont été vertes un jour. Ne perdons point notre temps à écouter le bruit du vent qui les soulève,

Caractère
moderne
de la civilisation
italique.